Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 4 (1891)

Artikel: Les femmes dans la tragédie du dix-septième siècle
Autor: Fayot, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684366

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES FEMMES

DANS LA

TRAGÉDIE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Ce sont les femmes qui, dans les œuvres de Corneille et de Racine, jouent les principaux rôles. C'est leur caractère, ce sont leurs sentiments qui sont le plus finement, le plus soigneusement étudiés. Certains caractères d'hommes, Auguste, dans *Cinna,* Néron, dans *Britannicus*, ont leurs grandeurs et leurs beautés. Ce qui les fait vivre, ce qui les anime, c'est leur rencontre avec la femme. Et, notez-le, les scènes les plus pathétiques sont, en général, celles où entre eux un conflit éclate. Les violences de Camille provoquées par l'orgueil presque insolent d'Horace, la guerre implacable déclarée à Auguste par Emilie, les reproches d'Hermione à Pyrrhus, la lutte, tantôt sourde, tantôt poignante de Néron avec sa mère comptent parmi les scènes les plus émouvantes qui se soient déroulées sur le théâtre.

Y aurait-il dans ce phénomène une réalité de tous les temps ? Les sources profondes de notre vie intérieure ne jailliraient-elles, illuminées des clartés de la poésie, que sous l'effort de la contradiction ? Ce serait, vous le trouverez sans doute, acheter bien cher et nos émotions les plus vives et l'épanouissement de notre être. Et je ne sais lequel ou laquelle parmi nous ne préférerait, à ce prix, le calme prosaïque d'un foyer paisible et l'harmonie bourgeoise des affections qui se comprennent. Dirons-nous que les poètes du dix-septième siècle, n'ont fait œuvre que d'imagination ? Leurs créations sont trop vivantes pour n'avoir pas une plus forte origine. Est-ce la vie de

leur temps qu'ils ont dramatisée, ou du moins à laquelle ils ont fait d'amples emprunts? Sans doute, elle y a eu sa part. Tout le monde est de son siècle : nul ne peut échapper à l'influence de l'atmosphère morale où la destinée l'a placé.

Mais nous rencontrons ici un fait que nous aurons plus d'une fois encore l'occasion de signaler. Ce qui fait du génie une supériorité, je dirai volontiers une supériorité surnaturelle, c'est qu'il domine et dépasse, non-seulement le commun des mortels, mais l'homme privilégié qu'il anime. Ni Corneille, ni Racine ne se sont doutés de la richesse de leurs inspirations; et aujourd'hui, ce qui rend leurs œuvres toujours fraîches et toujours actuelles, ce sont les trésors de choses nouvelles qu'une étude attentive et sympathique est persuadée d'y trouver.

Eh bien! non. Il n'est pas fatalement nécessaire, pour être soi, d'engager ou d'accepter la lutte avec n'importe qui, homme ou femme. L'amour peut vivre sans les emportements de Camille ou sans les remords de Phèdre. Mais, d'une part, n'y a-t-il pas des êtres, et, pour demeurer sur le terrain dramatique, n'y a-t-il pas des couples qui semblent prédestinés à la lutte? N'est-ce pas chez ceux qui, comme Emilie, sont en apparence les plus faibles et devraient être les plus gracieux, qu'elle peut être servie par les passions les plus intenses et les plus sauvages? N'est-ce pas au foyer, au sein des affections douces et sacrées comme celles qui unissent l'enfant à sa mère, que peuvent éclater les plus sombres, les plus désolants orages? Exceptions, je le veux bien. Mais exceptions qui sont là comme des avertissements, et qui rendent attentif à ces complications de sentiments, parfois soudaines, parfois amenées par un irrésistible enchaînement de circonstances, et qui paralysent ou plutôt font agir à leur guise ce qu'il n'est plus guère possible de décorer du nom de liberté.

Le relief saisissant donné au drame par l'antagonisme de deux questions ou de deux volontés mettant aux

prises l'homme et la femme, c'est le trait commun que l'on retrouve chez Corneille et chez Racine dans l'analyse du caractère féminin. C'est, à mon sens, le seul.

La distance, relativement courte et cependant rendue plus grande par les évènements, à laquelle ils ont vécu, les milieux divers qu'ils ont observés ont causé des différences profondes dans leur façon d'étudier la femme et de la faire vivre sous nos yeux.

Les femmes, chez Corneille, sont héroïques comme la plupart des personnages de ses chefs-d'œuvre. Elles sont grandes dans le mal comme dans le bien. Elles ont une distinction chevaleresque, comme Chimène, une ardeur de passion, comme Camille, une profondeur de pensée et une énergie farouche, comme Emilie, une abnégation austère et sublime, comme Pauline. Encore une fois, elles sont grandes.

Remarquez cependant parmi elles une différence de grandeurs et une gradation de beautés au-delà de laquelle Corneille ne pouvait plus que décliner.

Tout est lumineux chez Chimène et chez Camille, resplendissante auréole chez l'une, éclairs de tempête chez l'autre. Tout est plus sombre et plus grave, chez Emilie et chez Pauline. Les exigences d'une volonté absolue, le triomphe du moi chez la fiancée de Cinna ont comme correspondant plus encore que comme antithèse l'abnégation, le sacrifice du moi qui distinguent la femme de Polyeucte.

L'amour ne vous semble-t-il pas gagner, s'enrichir en passant de la pureté qu'il revêt chez Chimène à la puissance qui, chez Camille, le rend victorieux de la mort, et de l'indomptable énergie d'Emilie, qui, fléchissant sous la clémence d'Auguste, en apprend les secrets de la vraie force et des efficaces miséricordes, à cet amour transfiguré de Pauline qui doit à une douloureuse victoire, à l'inflexible attachement au devoir et aux révélations de la foi son idéal d'adorable beauté ?

Je ne recommande à personne de reproduire les impré-

cations de Camille, ni de cultiver, comme Emilie, la tradition de la haine. Mais au milieu des médiocrités qui foisonnent et des défaillances morales ou des infamies qui risquent de faire la navette du roman et du théâtre à la pratique journalière, il n'est pas défendu de se dégager de ces pestilences et de ces sous-sols infectés pour contempler, pour aimer, pour travailler à réaliser ce type de la grandeur dans l'amour où la sensibilité la plus exquise s'allie avec les fortes résolutions, et que l'épreuve purifie assez bien de tout vil alliage pour le conduire par les âpres et fécondes jouissances du sacrifice à la conquête d'un immortel et divin amour.

Ce n'est plus une gradation, c'est une proportion mathématique que nous pourrons établir entre les femmes des tragédies de Racine. Rien de plus aisé que de rapprocher Andromaque, Bérénice, Iphigénie, sœurs les unes des autres par leur constance, leur ingénuité, le charme de leurs personnes, leur noblesse, et de leur opposer Hermione, la mère de Néron, Clytemnestre, Phèdre, que la violence de leurs passions rassemblent dans un même groupe. Prenez au hasard parmi elles et vous constituerez la proportion suivante, à laquelle personne ne peut trouver à redire : Andromaque est à Bérénice ce que Hermione est à Phèdre.

Remarquons aussi l'art infini que Racine déploie dans les combinaisons d'une même pièce. S'il est amené à peindre un caractère emporté ou altier comme Hermione ou Clytemnestre, il adoucit ces couleurs vraies, mais criantes, en rapprochant d'elles des portraits plus aimables. C'est comme s'il avait voulu présenter sous ces deux points de vue la nature de la femme, la montrer capable des émotions et des mouvements les plus forts, des emportements et des égarements les plus déplorables en même temps que des qualités les plus sympathiques et de cette bonne grâce qui doit être une de ses plus essentielles vertus.

Ce n'est pas dans le marbre que sont taillées, ce n'est

pas dans le bronze que sont coulées les héroïnes de Racine. C'est de nos fibres, de nos nerfs, de notre sang qu'elles sont formées. Ce qui les rend chères à la femme, c'est que rien de ce qui est de la femme, parfums et sourires, éblouissement et grâce charmante, déceptions et jalousies, abnégations et remords, ne leur est étranger. Quelle constance chez Andromaque, quels ravissements presque enfantins et ensuite quel dépouillement noblement accepté chez Bérénice ! Quelle candeur chez Iphigénie ! Et en revanche, rien dans les reproches de Hermione, dans ceux de Clytemnestre à son mari, dans les remords de Phèdre qui n'ait été dit cent fois, sinon dans les mêmes termes, au moins dans le même ton. Vaste et multiple concert où les notes d'or de l'extase alternent avec les accents de la douleur et de la colère et qui finit dans le désespoir et les sanglots.

Le talent de Corneille est tout d'une pièce. Il lui faut de la grandeur jusque dans l'amour.

Le talent de Racine est plus souple. Il se prête mieux aux diverses formes de l'amour. Toutes les affections du foyer ont passé devant lui, lui offrant chacune et dépensant pour lui leurs richesses. L'amour maternel n'a pas pour lui plus de secrets que la passion. Le dévouement de la veuve d'Hector pour Astyanax, l'idolâtrie de la fille de Germanicus pour Néron, l'ardent attachement de Clytemnestre pour Iphigénie, toutes les bontés, tous les orgueils, toute la passion d'une mère pour une créature en qui elle se sent revivre, et qui ne peut, volontairement ou involontairement, lui échapper sans que son cœur se brise, quelle mère ignore ces douceurs et ces amertumes, ces félicités et ces humiliations, ces illusions et ces douleurs sans nom de l'amour ?

Remarquez encore une nuance. La puissance, qui paraît souveraine de l'amour maternel, peut ne pas absorber l'être entier. Non-seulement l'amour d'Hector survit dans le cœur d'Andromaque à côté de l'amour de son fils, mais on pressent en elle, malgré son refus d'épouser

Pyrrhus et l'humiliation de sa rencontre avec Hermione, je ne sais quelle jouissance prématurée de l'échec de sa rivale, où la coquetterie féminine retrouve son compte. Clytemnestre défend, du bec et des ongles, sa fille, son bien; mais il y a dans son langage, dans son ton, l'aplomb de la femme qui se sent l'égale de son mari et qui un jour pourra l'abattre à ses pieds.

Rien de plus psychologique, rien de plus vrai, de plus douloureusement vrai que cette revanche prise par l'orgueil, qui se retrouve au fond de toutes les âmes, sur les sentiments d'ailleurs les plus légitimes et les plus saintement exaltés.

Laissez de côté cette déviation, cette ombre si vous voulez. Replacez-vous, soit dans le palais de Pyrrhus, soit dans celui de Néron, soit sur la plage de l'Aulide en face des trois manifestations de l'amour maternel, tel qu'il s'y présente à nous. Que de beautés et aussi que de leçons! L'ineffable douceur que goûte Andromaque à combler de son affection l'être chéri qui lui rappelle un passé de gloire et de paix n'en rendra que plus vives les anxiétés, plus poignantes les humiliations que pour lui elle va boire, plus émouvant le suprême sacrifice auquel elle se résigne. Douceur, alarmes, immolation de vie même, à ces traits quelle mère n'a reconnu l'amour qui fait battre son cœur?

La mère de Néron a plus d'envergure qu'Andromaque. On peut dire de son amour qu'il est insensé, puisqu'il n'a pas même hésité devant le crime. Mais lisez la scène admirable où cette femme se confesse à son fils. Il va lui échapper: il s'affranchit déjà de sa tutelle. Il ne prendra possession de lui-même qu'en brisant et l'orgueil et le cœur de sa mère. Ah! ce n'est pas seulement pour tenter, en faveur d'une autorité qui croule, un suprême effort que cette femme déroule sous les yeux d'ailleurs glacés de son fils la série des dévouements, des forfaits, des injustices et des hontes que pour lui elle a pris à son compte. Dieu veuille que toujours, et chez toutes les

mères, la conscience s'accorde avec le cœur, et que jamais une implacable Némésis ne force aucune d'elles à une confession comme celle-là, qui une fois commencée doit aller jusqu'au bout, et risque de faire un juge de celui qui jusqu'à la fin ne doit être qu'un fils !

Un fils ! La mère dont nous parlons en est tout à la fois fière et jalouse. Singulière et cependant trop réelle situation, où deux orgueils aussi grands l'un que l'autre se combattent, celui d'une femme dont son fils est l'idole, celui d'une mère qui n'abdique pas sa personnalité et les droits ou les prétentions de la femme !

Aime-t-on une fille comme on aime un fils ? L'amour de Clytemnestre pour Iphigénie ressemble-t-il à celui que nous venons d'analyser ?

Je n'hésite pas à répondre : cet amour-là est, sinon le plus profond, du moins passez-moi le mot, le plus nerveux des deux. Songez que ce qu'une mère retrouve en sa fille, ce n'est pas seulement son sang, le lien gracieux qui l'attache fortement à la vie. Ce qu'elle y retrouve, c'est la femme, avec la sensibilité, le sentiment particulier d'honneur qui l'anime, et toute cette vie de la femme, condensée d'abord dans un sourire, mais dont toutes les puissances et toutes les fibres ne tarderont pas à s'éveiller. Et voilà pourquoi Clytemnestre apporte à défendre Iphigénie contre la mort la même âpreté, la même passion que mettront toutes les mères à conserver et à défendre le cher dépôt qui fait leur vie !

J'ai dit que l'on ne trouve pas d'une des héroïnes de Racine à l'autre la même gradation qu'entre celles de Corneille. Et cependant la dernière de toutes, la plus complète, la plus tragique, Phèdre me semble être comme la rançon de toutes les autres, et par là même atteindre à une grandeur dont le tragique caractère ne pouvait être surpassé.

On a dit que c'était la déception causée à Racine par une cabale et par l'échec de sa pièce, qui le détermina à quitter le théâtre. Ce n'est là que la cause seconde. Il fut

plus avisé que Corneille. Avec Phèdre, Racine était sur la cîme ; il ne pouvait plus que descendre.

Mais expliquons le mot de rançon que nous venons d'écrire. On connaît la tragédie de Phèdre. Epouse du roi d'Athènes, Thésée, éprise d'un fol amour pour son beau-fils, Hippolyte, indignement conseillée par sa nourrice Œnone, Phèdre se livre à toutes les violences de sa passion, et, soit pour n'être pas découverte, soit pour se venger des refus d'Hippolyte, elle calomnie celui-ci auprès de son père. Hippolyte, maudit par Thésée, banni de la cour va périr sous les coups d'un monstre que Neptune a lancé contre lui.

L'injustice dont Phèdre a été l'instigatrice et Hippolyte la victime a réveillé la conscience de la reine. La mort du jeune prince mettra le comble à ses remords. Et c'est dans une expiation suprême qu'elle cherchera, sinon une réparation impossible, du moins le châtiment du mal qu'elle a fait.

Le crime est évident, un intérieur a été abominablement troublé ; une vie innocente a été sacrifiée ; la justice qui veille n'a pas tardé à prendre une éclatante et complète revanche. De la passion au crime, du crime au remords, du remords à l'expiation, quelle est cette histoire ? Celle d'une héroïne de tragédie plus ou moins fictive ?

Ah ! devant cette dernière et sublime création, je ne dirai pas que toutes les autres pâlissent. Mais les charmes ou les emportements de l'amour, chez les amantes, les dévouements, les orgueils des mères, ces mouvements d'une sensibilité exquise ou impétueuse exigeaient impérieusement, pour ainsi dire, que leur marche progressive aboutît à une rencontre austère avec ce que la vie morale a de plus intime et de plus sacré. L'imagination et le sentiment ont épuisé en faveur d'Andromaque, d'Hermione, de Bérénice ou d'Iphigénie toutes leurs couleurs et, si je puis le dire, toutes leurs musiques, Hermione, la mère de Néron, Clytemnestre nous ont déjà conduits

de la passion sur les frontières du crime. Le remords, qui poursuit et qui dans une certaine mesure purifie et relève le criminel qu'il accable, les clartés terribles et solennelles de la conscience dénonçant les hontes de l'amour coupable et rendant du même coup hommage aux grandeurs d'un pur amour, ce devait être le dernier anneau de cette chaîne de chefs-d'œuvres, délicates et émouvantes analyses de sentiments, immortelles comme ces sentiments mêmes et les revêtant par surcroît d'une expression littéraire parfaite dans son idéale beauté.

J'ai dit que la seule ressemblance entre Corneille et Racine, c'est d'avoir fait jaillir de la lutte la passion et l'intérêt. J'aurais dû dire : leur point initial et leur méthode sont les mêmes. Mais s'ils se rencontrent au début, ils se retrouveront unis à la fin.

Qu'ils l'aient ou qu'ils ne l'aient pas voulu, le drame, chez tous les deux, a marché fatalement vers une même solution, si c'en est une. Et cette solution, ne vous étonnez pas, ne vous effrayez pas, Messieurs, cette solution, c'est l'expiation.

C'est là qu'aboutit tout le mouvement de la vie, avec ses félicités et ses déceptions, ses victoires et ses défaites. C'est là que l'amour est conduit par toutes les péripéties par lesquelles le font passer les puissances bénies ou malfaisantes qui sont en lui, toutes les situations qu'il crée, qu'il modifie ou qu'il subit.

Chimène paie son amour du sang de son père et des déchirements dont son cœur est le théâtre. Horace a payé sa gloire et Sabine la paix de son foyer des trépas glorieux des Curiaces, de la mort tragique de Camille. Les ingratitudes dont Auguste est abreuvé, les complots dont il risque d'être la victime, la magnanimité que le remords lui dicte aussi bien que l'intérêt de sa gloire, sont le prix d'une usurpation désormais incontestée et consacrée par la clémence. Le sacrifice d'un cher amour passé, la douleur où, devant le martyre de Polyeucte, s'abima son

avenir, sont pour Pauline la rançon de sa grandeur de femme, d'épouse et de chrétienne.

Il serait trop fatigant pour vous de suivre le renouvellement du même phénomène dans les tragédies de Racine. Disons seulement que la bonne grâce d'Andromaque et le charme de Bérénice leur ont coûté bien des larmes. Dans une de ces lueurs d'esprit prophétique, comme en ont les mères, celle de Néron contemple avec une amertume presque satisfaite, la destinée de misère et la mort atroce qui seront le terme de ses dévouements comme de ses crimes. Phèdre, enfin, n'échappe à la réprobation de la conscience publique qu'en subissant l'arrêt de sa propre conscience et n'éveille une compatissante admiration que parce que l'expiation, l'expiation morale surtout, a égalé le forfait.

Nos grands écrivains savaient-ils qu'ils mettaient leur génie au service de cette grande et mystérieuse loi? Interprètes et prophètes de l'humanité, ils en ont chanté les douleurs et les extases. Leur parole a fait vibrer en nous les sentiments les plus profonds. Leurs œuvres, c'était notre âme, c'était notre vie elle-même avec ses clartés et ses nuits, avec ses allégresses et ses sanglots. Et le tout, obéissant à une inspiration supérieure chez eux, à une invincible puissance chez nous, vient aboutir à cette singulière, mais trop réelle exigence du monde moral, qui fait du sacrifice la condition de la grandeur et de la paix, de nos douleurs ou de nos repentirs la rançon expiatoire de nos félicités et de nos progrès.

GEORGES FAYOT, pasteur.